

LA

GAZETTE ROSE

SOMMAIRE

COURRIER DE PARIS, par Mme la vicomtesse de Renneville. — LES MODES DU JOUR, par Mme la vicomtesse de Renneville. — BIBLIOGRAPHIE : LES SAINTES DU PARADIS, par Mme de Sougé. — COURRIER DES THÉÂTRES : OPÉRA, *Gretna-Green*, ballet pantomime en un acte; ODÉON : la *Vie de Bohême*, drame en cinq actes, par MM. Théodore Barrière et Henri Murger. — LITTÉRATURE : MI-LA-SOL (suite), par Mme Caroline Gravière. — MOSAIQUES ROSES. — AVIS A NOS ABONNÉES. — DESCRIPTION DE LA GRAVURE (toilettes de printemps). — DESCRIPTION DU PATRON DÉCOUPÉ.

COURRIER DE PARIS

SOMMAIRE. — Le mois de mai. — Consultations du docteur Constantin James. — Bagnoles-de-l'Orne. — L'émigration parisienne commence. — Les fêtes du monde. — Paris n'est plus ce qu'il était. — La saison de Londres. — Fête costumée chez lord Mayor. — Ce qui manque à Paris. — Qu'est devenu le chevalier Printemps?... — Les concerts des Champs-Élysées. — L'exposition des beaux-arts. — Les théâtres. — Mlle de Trente-six Vertus. — Publication de mariages aristocratiques.

Quel beau mois que le mois de mai, même quand il n'est pas ensoleillé et que la pluie s'égrenne en gouttes de rosée le long des feuilles !... C'est le mois des fleurs, le mois de la résurrection tout entière de la nature ; le mois que la chrétienté a choisi pour honorer et fêter la Sainte-Vierge, c'est le mois de Marie !... Toutes les chapelles consacrées à la Mère de Dieu sont encombrées de fleurs, et les saints cantiques chantés en son honneur font rêver des félicités célestes que doivent goûter dans le ciel les saints anges et les archanges. C'est encore le mois des premières communions et des jeunes vierges habillées de blanc, vouant leur âme au Rédempteur du monde. Heureux jour et souvenirs ineffaçables, qui laissent dans le cœur l'espérance et la foi !... C'est encore le mois des lilas odorants, de l'aubépine poudrée, de l'acacia retombant en panaches blanches,

de l'ébénier aux grappes d'or, de l'arbre de Judée entr'ouvrant ses écrins de topazes roses. Toute la nature est en fête, aussi bien dans les bois et dans les jardins que sur les montagnes et dans les prairies. Tout se réveille, tout s'épanouit, tout fleurit !

Autrefois le Paris élégant se mettait en route dans les premiers jours de mai ; il y a longtemps de cela. Nos pères préféraient la nature aux steeple-chases et au turf. On part aujourd'hui pour la campagne quand le printemps a fui depuis longtemps avec son brillant cortège de fleurs pour ne revenir que dans un an. Mais on fait exhibition de toilettes excentriques et nouvelles ; mais l'on fait parler de soi dans les journaux ; mais on parie des sommes fabuleuses pour tel ou tel jockey, et l'on fait courir pour obtenir le prix de célérité et de vitesse. Les courses plates et les steeple-chases ont, à ce qu'il paraît, leur utilité hippique ; espérons-le du moins. Aussitôt le Grand Prix courru (si Grand Prix il y a), c'est à qui prendra sa volée. Où ira-t-on ?... On le sait déjà. Le docteur Constantin James a été consulté d'avance. Il faut bien préparer ses toilettes pour telle ou telle station thermale, car ce qui convient aux villes d'eaux à la mode serait déplacé sur les plages inconnues et de second ordre. Le docteur Constantin James est le médecin *ad hoc* et le grand spécialiste des eaux thermales et des bains de mer. Toutes les femmes élégantes le consultent

et elles ont grandement raison : il y en a tant qui ignorent les maladies qu'elles n'ont jamais eues, les maladies de spleen, par exemple. Une femme trop heureuse et par trop entourée finit par s'ennuyer d'un bonheur complet. Un ciel toujours bleu et sans nuages devient monotone et fatigant en restant toujours le même. Une femme qui ne désire rien, et dont les souhaits sont accomplis avant qu'elle ne les ait formulés, se trouve la plus malheureuse des créatures. Il lui faut des émotions, des fatigues, des privations. Le docteur Constantin James l'envoie dans les Alpes et dans les Pyrénées accomplir des excursions fantastiques. Un peu plus, il lui conseillera un voyage sur les frontières d'Espagne. Les vraies malades sont traitées tout différemment par le spirituel docteur. Il scalpe et étudie leur mal très sérieusement, et en praticien compétent et habile, il trouve toujours la source miraculeuse qui doit les soulager et les guérir. C'est ainsi qu'il nous a envoyé, il y a quatre ans, à *Bagnoles-de-l'Orne*. Nous désirions ardemment partir pour *Aix en Savoie*, parce que nous connaissions tous les sites pittoresques de ce beau pays. Il nous a arrêté impitoyablement dans tous nos projets. — « Ce n'est pas ce qui vous convient. Il ne faut pas prendre les eaux thermales au hasard et parce qu'elles ont réussi à vos amies. Autant les eaux thermales bien administrées et bien suivies sont utiles et miraculeuses, autant elles sont nuisibles, et bien souvent mortelles, quand elles ne conviennent pas à votre tempérament. Les eaux d'Aix-les-Bains sont trop fortes, trop surexcitantes pour vous. Allez à *Bagnoles-de-l'Orne* : vous y trouverez des eaux analogues à celles d'Ems et de Wiesbaden en Allemagne : des eaux véritablement efficaces, pour les maladies d'estomac, d'intestins, pour les rhumatismes, les anémies et les affections de la peau. Les eaux de Bagnoles-de-l'Orne ont déjà fait leurs preuves, mais elles ne sont pas connues autant qu'elles mériteraient de l'être ; il leur faudrait une immense publicité et un metteur en scène comme le fut M. Callon, qui vient de mourir, et qui fit de Vichy une véritable ville thermale. Bagnoles-de-l'Orne a tous les éléments de succès, peut-être plus que Vichy encore, car les eaux de Bagnoles, loin de décomposer le vin et de lui donner une âcreté acide, comme le font les eaux de Vichy quand on les mélange avec du vin, lui imprègnent, pour ainsi dire, une onctuosité et une saveur qui le réconfortent, et qui font d'un vin ordinaire un excellent vin. »

L'opinion du docteur Constantin James est donc fortement arrêtée ; c'est que Bagnoles est déjà une station de premier ordre. Il lui manque les élé-

ments de plaisir qui donnent à Aix-les-Bains, à Vichy et aux villes des Pyrénées un si grand attrait. Bagnoles-de-l'Orne n'a pas de casino ni d'orchestre organisé ; il se contente d'un salon où l'on se réunit le soir en famille. C'est plus la vie de château qu'on y mène que la vie mouvementée des eaux thermales.

Bagnoles-de-l'Orne n'est pas une ville, il est enclavé entre deux forêts splendides appartenant à l'Etat : la forêt d'Andaine et la forêt de la Ferté-Macé, qui se relient l'une à l'autre et qui vont rejoindre la forêt de Domfront. On est donc au milieu des bois. Le site de Bagnoles est des plus pittoresques et des plus accidentés. On ne se croirait pas en Normandie, mais en pleine Suisse, sur les confins des Alpes, car on se trouve sur un sol volcanique et bouleversé, avec des rochers gigantesques, des ravins, des lacs, des torrents et une végétation luxuriante.

L'établissement thermal est surmonté d'un bois de sapins ayant des aperçus de plus de quarante lieues d'horizon. C'est splendide. On y respire à pleins poumons toutes les senteurs résineuses et balsamiques qui sont si hygiéniques et si miraculeuses pour les bronches et pour les poitrines délicates ; aussi les jeunes filles étioilées et anémiques qui arrivent à Bagnoles reprennent-elles bien vite la fraîcheur, le coloris et la vigueur de leur âge.

Le docteur Joubert, qui est le médecin en chef de l'établissement thermal de Bagnoles-de-l'Orne, les condamne à passer des journées entières dans ce bois de sapins, à prendre tous les matins un bain de piscine à eau thermale courante, et de mélanger avec leur vin l'eau ferrugineuse de la *Source des Dames*.

Ce qu'il y a de plus étrange à Bagnoles, et c'est ce qui fera sa fortune un jour, c'est la nature différente des eaux thermales qui se trouvent sur le même sol.

En outre de la grande source thermale chlorurée-sodique, sulfurée et arsenicale, à 27 degrés centigrades, il y a deux sources ferrugineuses, manganésiennes crénatées : la *Source du Jardin*, dite *source Dufai*, et la *Source des Dames*. Il n'y a qu'à frapper du pied ce sol fertile pour en faire surgir une source abondante.

Nous avons pour Bagnoles-de-l'Orne une affectueuse reconnaissance, car nous y retrouvons chaque année la santé et des forces. Nous aimons cette nature calme et sauvage, et Bagnoles nous plaît parce qu'il n'a pas tout ce qui attire les mondaines ailleurs ; non pas que Bagnoles soit triste et monotone, ah ! bien oui ... La nature n'est-elle pas la plus grande de toutes les artistes ? ... Elle nous ménage toujours des effets inat-

tendus de perspective et de paysages. Mais il faut aimer les arbres, les bois et la mousse ; mais il faut s'enthousiasmer d'un coucher de soleil et d'un lever d'aurore, et préférer des excursions pittoresques dans les environs à la promenade du bois de Boulogne.

C'est au mois de juillet que la saison à Bagnoles est dans tout son éclat, et pourtant c'est au mois de juin que la flore de Bagnoles est dans tout son épanouissement.

A partir du 1^{er} juin, les portes sont ouvertes aux baigneurs. Les premiers arrivés ne le regrettent certes pas, car ils jouissent de la floraison des rhododendrons sauvages, qui sont groupés en véritable bois, des genêts d'or, des bruyères roses tuyautées en collerette à la mode et des orchédees s'échappant des fentes de rocher, comme d'autant de jardinières aériennes.

Combien de charmantes femmes, aimant la nature pour la nature, se demandent où aller pour la trouver dans toute sa poésie pittoresque ? Mais à Bagnoles, mesdames, ce n'est qu'à six heures de Paris, pas plus, et vous êtes transportées dans un coin des Alpes. Bagnoles est sur la route de Grandville et de Jersey. On est à quatre heures de Grandville en chemin de fer, pas plus. On peut faire, en allant à la mer, une halte campagnarde et thermale tout à fois à Bagnoles-de-l'Orne. On prend la ligne de Grandville à la gare Montparnasse, jusqu'à Briouze. A Briouze, il y a un embranchement ferré jusqu'à la Ferté-Macé, où les omnibus de l'établissement thermal, postillons en tête, attendent les voyageurs. En partant à neuf heures du matin, on arrive à Bagnoles à trois heures.

L'émigration parisienne se fera cette année plus tôt que de coutume. Les dernières élections ont jeté l'alarme dans le camp du monde élégant. Combien de belles châtelaines sont déjà parties !... Et combien ne vont pas tarder à se mettre en route !... Paris est le foyer des révolutions. C'est un volcan dont le cratère n'est jamais éteint, et qui, d'un instant à l'autre, peut faire encore jaillir la lave brûlante et sanglante de la Commune.

La saison des fêtes printanières ne sera donc pas aussi brillante qu'on l'avait annoncé. Tout s'est arrêté. Il y a toutefois des bals, des réceptions et des concerts ; mais quelle différence du Paris d'autrefois avec le Paris d'aujourd'hui !

Mentionnons toutefois plusieurs fêtes :

Chez M. le duc des Cars.

Chez le comte Nicolaï.

Chez M. de Ségur.

Chez le marquis de Barenti.

Chez M. de Villeneuve.

Chez M. André, banquier.

Chez M. le comte de Béthune.

Chez M. Benoist d'Azy.

Chez la baronne Gustave de Rothschild, où il y a eu concert, avec intermède dramatique, par Mlle Favart et M. Coquelin.

Chez la duchesse de Galiera, avec matinée musicale.

Chez la vicomtesse de Grandval, avec réception et concert.

Chez la marquise de Fontenelle.

Chez Mme de Béhague.

Chez la marquise de Lilliers.

Chez la comtesse de la Bouillierie, avenue de Trouville.

Chez Mme d'Anglemon, où il y a eu un bal très brillant et très animé. On a cotillonné jusqu'au jour.

Chez Mme de Gévrie, où on a joué la comédie : les *Brebis de Panurge*. Mme Gévrie ne se contente pas d'être une impresaria distinguée, elle vient de publier, sous le titre de : *Comédies de Salon*, un recueil de piécettes de paravent pleines d'esprit, de finesse et de délicate analyse qui seront d'une grande ressource cet été et cet automne pour la vie de château.

Chez la comtesse Pisani, où il y a eu bal très élégant, rempli de fleurs et de jolies femmes.

Chez la comtesse Pérère-Peltié, tous les lundis soirs.

Chez M. le comte de Bagneux.

Chez M. le duc de Périgord, à l'occasion du mariage de sa fille avec M. le prince de Béarn. Il y avait beaucoup de monde ; entre autres : le prince de Chalais, le duc de Choiseul, le comte de Montalembert, la duchesse de Navailles.

Chez M. Louis Enault, qui vient de faire paraître un nouveau roman en deux volumes : *le Baptême du Sang*, ouvrage éminemment politique et littéraire dont la *Gazette Rose* publiera un compte rendu.

Mais s'il y a une telle série de fêtes et de réceptions, nous dira-t-on, pourquoi accuse-t-on Paris et de quoi a-t-on peur ?

On fait tout simplement des rapprochements et des comparaisons, et on trouve que Paris est triste et monotone, même en s'amusant. C'est Londres qui rayonne de luxe, d'animation et de fêtes et qui l'emporte sur Paris, comme Nice a eu la priorité cet hiver pour les bals parés et costumés. Il vient d'y avoir, à Londres, un bal costumé qui rappelle, par sa splendeur, le bal costumé qui fut donné sous l'Empire au ministère de la marine.

Lord Mayor, qui est le magistrat souverain de la Cité de Londres et qui ne garde la royauté que

pendant un an, ce qui l'oblige à en jouir au plus vite, avait lancé plus de six cents invitations pour une fête sans pareille, où il était dit que ni masques ni dominos ne seraient admis et qu'il fallait porter un costume historique ou de fantaisie.

En souverain galant, le lord Mayor avait choisi le costume du roi Soleil, Louis XIV, avec un manteau royal de velours bleu brodé d'or, parsemé de fleur de lis en diamants. Sa femme, lady Mayoress, avait un costume Marie-Thérèse en satin poudroyé de diamants, avec tunique de satin pourpre brodée de fleurs de lis, et sur son front un diadème de diamants.

Le *Court Journal* de Londres donne environ cinq cents descriptions de costumes, tous plus riches les uns que les autres.

La reine Marie Stuart était si exacte qu'on eût dit qu'elle était descendue de la galerie Hampton-Court.

Paris avait fourni pour cette fête costumée son contingent de costumes et de toilettes, car si Paris dégénère en politique, il reste toujours le même pour le bon goût et l'élégance. Il continue à donner la mode, et il lance la fantaisie artistique dans les quatre coins du globe.

Paris n'est donc plus ce qu'il était : on a pourtant repris les promenades au Bois dans l'après-midi et les cavalcades matinales. Les courses ont une certaine animation quand elles sont ensoleillées et qu'elles ont une mise en scène de toilettes printanières. Que manque-t-il à Paris?... La confiance. Il marche en avant sans savoir où il va ; il a horreur du passé et des faits qui viennent de s'accomplir ; et l'avenir l'épouvante plus encore. Chacun agite son drapeau en disant : « Sauvons la France !... » Et c'est à qui cherche à la faire sombrer et à l'engloutir dans le gouffre des révolutions et des cataclysmes. Avec de telles préoccupations, Paris ne peut plus être le Paris d'autrefois. La politique l'emporte sur le turf, les coulisses, les toilettes, les théâtres, les cancons du grand monde et du demi-monde ; tout contribue à bouleverser notre malheureux pays. Le bon Dieu n'est pas content de nous ; les saisons n'arrivent plus à heure dite ; le chevalier Printemps ne se donne plus la peine de nous visiter. Il était si pimpant et si frais, quand il nous arrivait tout radieux, avec un bouquet de muguet à la boutonnière ; comme il était fêté et entouré... Ah ! cher printemps, viens par ici, lui disait-on !... Rends-moi mes chers souvenirs de jeunesse et d'amour ; il est bien doux encore de vivre par le cœur et par la pensée ; et le chevalier Printemps, qui s'était montré trois ou quatre jours, en em-

pruntant les habits de Monseigneur l'Été, s'est enfui à toute vitesse de ce Paris stupide qui ne sait pas ce qu'il veut, l'abandonnant à la pluie et à la grêle des élections.

Les concerts des Champs-Élysées ont ouvert leurs portes ; mais à quoi bon, si le chevalier Printemps n'y entre pas en conquérant ? On avait déjà pris rendez-vous. Les coteries élégantes étaient organisées ; on devait être de ce côté-ci ou de ce côté-là, et cette première quinzaine de mai n'a été qu'une suite de giboulées et d'orages. Le mardi et le vendredi restent les jours consacrés par la fashion masculine et féminine. M. de Besselièvre s'est assuré le concours de véritables artistes, et ses concerts auront la vogue élégante des autres années. C'est, d'ailleurs, une mode et une habitude que d'aller y passer toutes ses soirées.

L'ouverture de l'Exposition des Beaux-Arts, au Palais de l'Industrie, est toujours un événement artistique. Il y a de très jolies choses. La sculpture est dans le jardin ; elle y respire très à l'aise. Nous y avons retrouvé cette chaste et naïve Cloé, de *M. de Vasselot*, un petit chef-d'œuvre, rien que cela !... une merveille !... L'Ève du sculpteur Paul Dubois, l'auteur du Chanteur Florentin ; le buste de *Marivaux*, par *Mlle Fanny Dubois Davesnes*, et un buste en bronze dont l'auteur nous est parfaitement connu, *M. Carolus Duran*. Ce buste en bronze est celui de sa femme, qui est aussi jolie que distinguée. Permettez, nous dira-t-on ; mais Carolus Duran est un peintre ; sans doute, son beau portrait de Mlle Croizette et de tant d'autres charmantes femmes est là pour l'attester ; mais il est sculpteur en même temps, et, l'autre soir, il jouait la comédie au Cerele des Mirlitons en s'accompagnant d'une guitare.

Ce buste en bronze de *Carolus Durand* excite parmi les autres peintres et artistes un grand sentiment de curiosité.

L'autre matin, trois statuaires examinaient attentivement le buste signé de son nom. L'un d'eux, après avoir jeté un regard circulaire tout à l'entour, ne put s'empêcher de s'écrier : « *Puisqu'il n'est pas là, on peut bien l'avouer, c'est superbe !...* »

Les absents n'ont donc pas toujours tort. Nous reviendrons sur cette exposition des Beaux-Arts au fur et à mesure que nous la parcourerons, en indiquant les peintures et les sculptures qui nous auront paru le plus remarquable.

Les théâtres vont aussi leur train et continuent à faire de belles recettes. Il fait un temps d'hiver ; on en profite. Les Français et l'Opéra font toujours salle pleine. La *Veuve du Malabar* est un

succès : Berthelier y est désopilant comme toujours, et Mlle Schneider y est charmante comme talent et esprit. Et Mlle de *Trente-six Vertus*, à l'Ambigu, parlons-en, bien qu'elle ait fait grand scandale et grand tapage. *Trop de vertu n'en faut* ; c'est ce qu'elle a prouvé. Mais aussi pourquoi Mlle de Trente-six Vertus a-t-elle été se fourvoyer à l'Ambigu ? C'est à l'Odéon qu'elle devait se produire. M. Arsène Houssaye, l'auteur du *41^e Fauteuil* et des *Grandes Dames*, le fantaisiste épique, l'homme de goût par excellence, le peintre coloriste de toutes les beautés et de toutes les grâces, ne pouvait pas faire un drame comme le *Sonneur de St-Paul* ou les *Chevaliers du Brouillard*.

Il a peint la courtisane avide et sans cœur, espèce de vampire d'amour, sacrifiant tout à sa cupidité et à ses passions insatiables, ayant fait sa proie d'un fils de famille qui dilapide l'héritage de son père, la dot de sa sœur, et qui fait mourir de chagrin une belle jeune fille qui l'aimait. La courtisane déshonore la jeune fille. Elle la met à son niveau en persuadant à celui qui doit l'épouser que les jeunes filles du monde ne valent pas mieux que les autres et qu'elles ont des intrigues cachées.

Telle est la donnée de ce drame emprunté à un roman : *Lucie*, qui a paru il y a une dizaine d'années et qui semble avoir été écrit d'hier. Cette courtisane, on la connaît ; elle a été expulsée d'hier ; elle n'était pas Française, mais combien d'autres le sont. Le jeune fou, c'est celui qui a renié sa mère et qui s'est tiré un coup de pistolet parce qu'il n'était plus aimé de ce vampire féminin. On a crié à l'immoralité. M. Arsène Houssaye a dit ce qui est, il n'a pas inventé ; il s'est contenté de peindre la vérité. Sa palette a la vigueur d'un maître qui fait l'école et qui s'affranchit de la banalité. A l'Odéon, Mlle de Trente-six Vertus eût obtenu un succès éclatant ; la jeunesse des écoles lui eût fait escorte.

Terminons par la publication de plusieurs mariages aristocratiques.

Celui de M. le marquis Francisque de Jouffroy d'Albans, neveu de Mme la marquise douairière Achille de Jouffroy d'Albans, avec Mme veuve de Fleurac Salignac.

De M. Jean Robert d'Hondemare, de Pont-Saint-Pierre (Eure), avec Mlle Gustave-Elisabeth-Marguerite Dincourt, de Metz.

De M. de Neukirchen de Nyvenheim, lieutenant au 10^e chasseurs à cheval, chevalier de la Légion d'honneur, avec Mlle de Chanal, fille de M. de Chanal, général de brigade d'artillerie.

De M. le vicomte de Vibraye, lieutenant au 6^e hussards, en garnison à Toulouse, avec Mlle

Marie Law de Lauriston, fille de M. le marquis de Lauriston.

De M. Aubernon, avec Mlle Thérèse de Nerville, fille de M. Paul de Nerville, payeur général du département de la Somme.

De M. le comte de Malet, lieutenant en premier au 12^e régiment d'artillerie à Vincennes, avec Mlle Marie de Rougé, fille de M. le comte Rougé.

De M. Guilhem de Pothuau, propriétaire du château de Chitenay (Loir-et-Cher), avec Mlle Marie-Auguste-Emmanuelle de Langrie-Villars.

Et de M. Alaris-Louis-Henri Collinet, vicomte de Lasalle, sous-lieutenant au 9^e de cuirassiers, en garnison à Limoges (Haute-Vienne), avec Mlle Louise-Marie-Armande de Pothuau.

Vicomtesse de RENNEVILLE.

LES MODES DU JOUR

En dépit des caprices du chevalier Printemps la mode n'en continue pas moins l'exhibition de ses toilettes printanières.

Il ne faut pas se laisser surprendre par l'été qui éclatera tout d'un coup, dans sa radieuse splendeur. On organise à l'avance ses toilettes de départ pour la campagne et les eaux ; il n'est que temps, d'ailleurs. Les toilettes sont plus compliquées que jamais. On avait parlé de jupes simples et unies. Ah ! bien oui ! les robes ont des volants par derrière qui grimpent jusqu'à la ceinture, et, par devant, des tabliers composés de plissés et de bouillonnés montant à mi-jupe. Avec ce genre de robes on porte des habits à gilet et à pans allongés derrière. Quand on veut supprimer les volants, il faut adopter la redingote ou la tunique *Pincesse, Hongroise* ou *Polonaise*. Il y a de quoi choisir dans les modes nouvelles qui sont très fantaisistes et très variées. Tout est à la mode, du moment que l'actualité qui se produit a de l'initiative et du goût.

Pour bien se rendre compte de ce qui est à l'ordre des toilettes de bains de mer et de campagne, il faut aller visiter les *magasins du Louvre* où la nouveauté est dans toute sa floraison, quelle que soit la spécialité et l'article qu'on désire.

En outre des étoffes de saison, en lainage et en soie, il y a toute une série de costumes de toile et de campagne dans les prix les plus extraordinaires de bon marché. En voulez-vous la preuve irrécusable.

C'est un costume complet en toile, toutes teintes, composé d'une jupe à volant froncé avec large biais piqué camaïeu et grande tunique pa-

reille ajustée par une ceinture assortie pour 35 francs.

Un costume, en toile écrue, pur fil, composé d'une jupe à volant et à tablier entièrement plissé, d'une casaque à gilet également plissée avec manche assortie : 49 francs.

Un costume en toile batiste, pur fil, bleue ou écrue, composé d'une jupe à trois volants festonnés et plissés et d'une tunique assortie : 70 et 80 francs.

Un costume en toile batiste, pur fil, bleue ou écrue, composé d'une jupe à grand volant et d'une tunique, le tout brodé de festons et de gros pois, avec manches plissées et brodées : 75 et 85 francs.

Un costume en toile batiste, pur fil, bleue ou écrue, composé d'une jupe à volant et d'une tunique richement ornée de bandes et d'entredeux brodés : 90 et 100 fr.

Un costume en toile batiste, pur fil, toutes teintes, composé d'une jupe à volants, d'une tunique et d'un dolman, le tout richement brodé : 115 fr.

••

Voilà pour les costumes de toile et de batiste. Quand on ne veut pas les acheter tout faits, on peut les établir soi-même.

Passons aux costumes de laine.

Il y en a de charmants, tels que : un costume en popeline rayée de nuances nouvelles, composé d'une jupe à grand volant et d'une tunique princesse ouverte, le tout garni d'une échelle de biais liserés avec manches assorties : 55 fr.

Un costume en mohair, toutes nuances (qualité extra), composé d'une jupe à volant double et d'une tunique princesse boutonnée jusqu'en bas, avec ornement nouveau en étoffe assortie : 65 francs.

Un costume en très fin cachemire noir, composé d'une jupe à plusieurs volants et d'une tunique forme nouvelle, ornement mélangé de cachemire et de satin : 100 fr.

Un costume en très jolie étoffe de fantaisie, fond écru avec rayures de nuances nouvelles, composé d'une jupe avec neige de petits volants et d'une tunique ouverte rattachée par des nœuds gradués, doublés de soie assortie à la nuance de la rayure, avec large ceinture pareille nouée derrière : 110 fr.

Un costume complet de voyage en superbe cachemire de nuances nouvelle, soit beige ou gris de deux tons, composé d'une jupe avec volant à tuyaux d'orgue, et d'une tunique entièrement inédite, avec petit capuchon, le tout orné de patens en pareil : 120 fr.

Et les costumes de soie, nous dira-t-on?... Attendez !... Ils vont prendre leur tour.

Nous en citerons quatre seulement ; mais ils suffiront pour vous dire les avantages réels qu'on trouve dans les Magasins du Louvre, comme élégance et bon marché.

C'est un costume complet en soie grisaille, composé d'une jupe à trois volants, d'une tunique et d'une petite casaque à double revers s'ouvrant à volonté ; manches avec parement assorti et basques à retroussis, le tout liseré de satin : 145 fr.

Un costume en poul de soie noire, composé d'une jupe à volants et d'une tunique drapée ouverte devant, fermée par des nœuds de satin : 160 fr.

Un costume de poul de soie rayée, grisaille et de toutes nuances, composé d'une jupe à volant, d'une tunique drapée par des nœuds en poul de soie assortie, et d'une délicieuse casaque à gilet uni, avec barettes à la suisse, longue ceinture tombant sur la seconde jupe : 190 fr.

Et un costume en très beau drap Cyclope noir, de C. J. Bonnet, composé d'une jupe garnie derrière de volants jusqu'en haut et d'une tunique drapée sur les côtés, avec longue ceinture tombant sur les volants : 210 fr.

Nos lectrices, qui connaissent de longue date les Magasins du Louvre, iront tout droit sans s'arrêter ailleurs. Et celles qui hésiteraient encore n'ont qu'à y entrer une fois : elles y trouveront des occasions tellement exceptionnelles, dans toutes les spécialités, jusqu'à la mercerie, qu'elles accorderont toute leur confiance à cette maison sans rivale, qui s'intitule, à juste titre, *la première du monde*.

Il est même utile de parcourir les Magasins du Louvre avant de partir pour la campagne ; il y a mille et mille fantaisies qui éclosent au jour le jour et qui complètent le bagage d'une femme véritablement élégante.

Il en est de même de la *Glaneuse* qui glane et moissonne toutes les actualités industrielles. Les rubans à double face, faille ou moire d'un côté et satin de l'autre ; rubans camaïeux, rayés de deux tons différents ; rubans Glaneuse, brodés et brochés de fleurs des champs ; rubans jardinière avec floraison de fleurs de jardin ; rubans aquarelle et rubans pastel ressemblant à des bouquets de St-Jean, de Redouté, de Mussille et de Mme Pauline de Girardin ; rubans Deshoulières pour attacher les médaillons et les reliquaires, et des nœuds de toutes les couleurs et de toutes les formes pour cravates et coiffures ; des gilets Faublas, des gilets Lauzun, des gilets Incroyable, des gilets Louis XV et des fichus Angèle, Antoinette, Rosière et Sportman ; des fichus napolitains en gui-

pure de soie de toutes couleurs et des mantilles espagnoles ayant un mètre 50 cent. de longueur, en blonde blanche et en blonde noire. Nous n'en finirions pas si nous voulions énumérer toutes les nouveautés de la Glaneuse. Il y a un comptoir spécial pour les gants de Saxe et de Suède, faisant mitaine ou bien partant de quatre boutons jusqu'à douze boutons. Nous ne faisons qu'indiquer aujourd'hui les différentes actualités de la Glaneuse, préférant donner le détail de deux boîtes de mercerie illustrée qui sont d'une utilité première à la campagne. Il est impossible de se mettre en route sans l'une de ces deux boîtes de mercerie; c'est si commode; on a tout sous la main; on n'a qu'à ouvrir sa boîte et à prendre ce dont on a besoin. La Glaneuse a établi deux boîtes de mercerie dans deux prix différents. Ce sont les mêmes articles, en plus grande ou en plus petite quantité. Ne partez pas surtout sans vous enquerir d'une de ces boîtes illustrées des armoiries de la *Glaneuse*, 7, rue de la *Chaussée-d'Antin*.

Et les chapeaux? Je vous assure qu'ils sont charmants, bien qu'on en prétende. Il est vrai qu'il y en a qui sont affreux et grotesques, et qui, sous le prétexte de faire de l'originalité, sont horribles. Ce ne sont pas des chapeaux, ce sont des casques, des bonnets de grenadiers et de persan, des timbales milanaises et des pâtés de foie gras. C'est tout ce que l'on veut, excepté des chapeaux. On en rencontre beaucoup de ces chapeaux sans nom et sans précédent dans les passages et dans les vitrines des boulevards.

Riez-en, comme nous en rions nous-mêmes; mais si vous voulez être élégamment coiffée à l'air de votre visage et en femme distinguée et honnête, allez trouver *Mlle de Bongars*, 1, rue d'Antin.

Ne vous effrayez pas de cette installation modeste et de cet entresol tout petit, en vous demandant ce qu'il peut y avoir là-dedans.

Nous allons vous le dire: du goût, de la fantaisie et du genre, dans les limites du comme il faut.

Jugez-en par les chapeaux suivants:

Un chapeau rond de jeune fille en paille de riz, avec bord de velours noir relevé tout autour. Torsade de faille noire enroulant la calotte avec écharpe de dentelle tombant derrière. Sur le côté, gros bouquet de bluets pâles, relevant le bord retenu par un nœud de feuille noire.

Ce chapeau est charmant de coupe et de genre. Très bon marché, dans le prix de 25 francs.

Un chapeau de voyage en paille grise, avec

large bord, doublé de faille grise et tuyauté tout autour, relevé d'un côté par un nœud écharpe attachant un bouquet de roses Bengale et d'où s'échappe une aile de plumes d'aigle. Autour de la calotte, torsade de faille grise et de gaze grise. Dona Maria, se terminant en très longue écharpe faisant voile.

Un chapeau paille de riz blanche, forme Jean-Bart, doublé de faille bleu plissée légèrement et relevé de côté par une aigrette de boutons de roses. Echarpe de dentelle noire autour de la calotte, avec couronne de boutons de roses et de feuillage. Modèle très réussi et très élégant.

Un chapeau Diadème, paille belge marron, avec bord relevé, doublé de faille marron et écru. Double torsade de faille marron et écru autour de la calotte un peu haute. Sur le côté, bouquet de deux branches de cassis en fruits noirs, passé dans un lien de faille marron. De côté, dans l'intérieur, branche de roses mille feuilles. Grandes brides en biais de deux tons, marron et havane, pouvant servir de chapeau de voyage et de chapeau rond à volonté.

Un chapeau *Bacchante*, en paille de riz blanche, avec bord relevé tout autour, doublé d'un biais de velours noir et d'un large biais de faille réséda. Autour de la calotte, torsade de faille réséda se nouant en liens de distance en distance et retenant une guirlande bacchante de grosses grappes de raisin Malaga, mélangé vert et violet, avec feuillage de vigne velouté et pourpré. Une grosse grappe est disposée en aigrette sur le devant, et les autres grappes s'épandent derrière la calotte.

Ce chapeau Bacchante est très grande dame. Il a beaucoup de genre et de style.

Un chapeau forme *Coquette*, paille de riz noir, avec bord ondulé légèrement, relevé et bordé d'un biais de velours noir et de faille. La calotte est très haute et arrondie. Tout autour, écharpe de tulle bordée de dentelle et d'un ruban de faille s'enroulant dans l'écharpe. Par derrière, mantille en dentelle. Sur le côté, bouquet de deux roses de Nice de deux tons, jaune et cerise. Mme Duluc, successeur du jardinier Alphonse Karr, les signerait. Grandes barbes de dentelles se nouant à volonté derrière.

Ce qui est à considérer dans les modèles de Mlle

de Bongars, c'est la forme et la grâce. On ne se douterait jamais que l'excentricité est à l'ordre du jour, tant ils sont distingués.

Ils coûtent, en outre, *moitié prix* des premières maisons de modes, tout en ayant le cachet et l'inspiration artistique des plus grandes maisons en réputation.

Est-il besoin de payer très cher pour avoir tout ce qu'il y a de plus nouveau et de plus joli ? Certes non. Les chapeaux de *Mlle de Bongars* et les costumes de *Mlle Marie Bataillon* en sont une preuve convaincante.

Les reines de la mode parisienne et de très riches étrangères viennent tout aussi bien chez *Mlle Bataillon*, 5 rue Thérèse (quartier Ventadour), que chez les fées en renom de la couture qui ont des salons dorés et des laquais en livrée.

Mlle Marie Bataillon n'a rien de cette mise en scène et elle s'en fait gloire, puisqu'on vient chez elle quand même.

Ce qui attire les femmes élégantes, c'est la fantaisie suprême de *Mlle Bataillon* qui est très abordable comme prix et comme prétentions d'étoffe. C'est elle qui a fait toutes les toilettes de la *Femme de feu* au théâtre de la Renaissance, et celles de *Plutus* au théâtre du Vaudeville. C'est un titre auprès des femmes du monde, qui savent très bien que les actrices de talent ne s'habillent qu'à bon escient.

Pour les courses, *Mlle Bataillon* peut aussi revendiquer plusieurs toilettes, celles de la comtesse de L..., de la marquise de P... et de la baronne de C...

La toilette de courses diffère complètement de la toilette d'équipage, qui ne descend pas et ne se promène pas. Il faut qu'elle soit dégagée, simple, élégante et alerte tout à la fois, en velours, en laine et en foulard, de préférence à toute autre étoffe. Et pourtant en l'honneur du Grand Prix qui sera couru dans les premiers jours du mois de juin, que de robes à traîne vont s'étaler dans l'enceinte du pesage!

Deux très jolies toilettes de courses de *Mlle Bataillon* méritent d'être décrites :

L'une se composait d'une jupe à larges rayures Pékin écri et velours bleu, faisant demi-traine, sans aucun ornement, avec tunique Mousquetaire en pur cachemire écri garnie de biais et de revers de velours bleu, avec boutons d'acier. Sur le corsage de la tunique, il y avait de larges revers de velours bleu ayant beaucoup de style. Les manches avaient un revers dépassant de côté.

L'autre costume était plus mouvementé, mais non moins distingué et tout à fait de circonstance.

Le jupon en faille, vert-de-gris, était garni de deux plissés et de deux bouillonnés devant et par derrière de tout petits volants montant jusqu'à la ceinture. Tunique princesse en cachemire vert-de-gris, pur de l'Inde, avec entredeux de guipure de même nuance, biais de faille et petit volant de dentelle de laine.

Pour toilette de gala, de diner et de réception, *Mlle Bataillon* fait des robes de deux tons, camaïeux, vert réséda, bleu de Sèvres, bleu électrique, lilas de Perse, vanille, abricot.

La combinaison des deux nuances est une étude de coloris. *Mlle Bataillon* s'y entend en véritable artiste qu'elle est. Pour les femmes minces et élancées, elle dispose une sorte de tunique en cachemire fleur de pêche, bordée de biais de moire de même nuance, avec guipure assortie, d'une simplicité parfaite, qu'on portera sur toute espèce de jupon, noir, gris ou marron.

Ce qui fait encore genre, c'est une tunique de cachemire bleu électrique, garnie de guipures écries sur un jupon de faille marron.

La fantaisie domine plus que jamais la mode et les toilettes. On porte des habits, des gilets, des redingotes, des tuniques, des tabliers, des cuirasses, des justaucorps, des doubles jupes, des robes Princesse et des costumes courts, tout ce qu'on veut, vous entendez bien, à la condition toutefois que ce ne soit ni écriqué, ni vulgaire. La fantaisie ne convient qu'aux fantaisistes. Il faut bien retenir cet axiome qui est une vérité : Les femmes minces, élégantes, qui sont connues, qui ont une position officielle ou un blason armorié, peuvent risquer une mode excentrique, tandis que certaines femmes seraient compromises et ridicules avec ces mêmes toilettes. Ce n'est pas de l'égalité, nous le savons, mais c'est la société telle qu'elle est et comme il faut la prendre. Il nous est impossible de décrire une à une toutes les toilettes de *Mlle Bataillon*. Récapitulons : Toilette réséda de deux tons, petits volants alternant nuance foncée et nuance claire et nœuds de rubans papillonnant de chaque côté en tablier. Corsage avec pans habit derrière s'ouvrant sur un gilet devant, et nœud de ruban sur le côté gauche. Toilette lilas de deux nuances. Jupe à traîne avec petits volants derrière et plissés devant, alternant de distance en distance lilas clair et lilas foncé. Seconde jupe se relevant derrière en pouff. Corsage ouvert en châte et se terminant en basque arrondie avec petit volant tout autour.

La nuance réséda, qui était très à la mode l'année dernière, l'est encore cette année. Dans le langage des fleurs, le réséda signifie : *Vos qualités surpassent vos charmes.*

Autre toilette réséda, avec jupe en taffetas garnie jusqu'en haut, par derrière, de volants de 20 cent. et par devant de volants plissés. Polonaise en cachemire de même nuance, un peu plus clair, ornée de guipures de même couleur, très relevée sur les côtés et par derrière se gonflant en pouff avec le concours d'une très large ceinture en mauve réséda.

Toilette de jeune fille en chalys gris. La première jupe est ornée de plusieurs rangs de ruches très fournis en chalys gris et taffetas rose. C'est un mélange charmant et très heureux. La polonaise en chalys gris se termine par un volant de taffetas rose découpé et se relève sur le côté par une ceinture de taffetas rose.

Toilette de batiste écrue bordée trois couleurs en fil plat, blanc, bleu pâle et marron. La jupe est garnie de quatre volants francs très artistement brodés. La tunique blouze est également bordée de ces trois teintes et se termine par une guipure marron qui se répète au bas des quatre volants.

Une toilette en toile bleu de Sèvres, avec garniture de broderie de Saxe très en relief et à jour.

Une toilette en toile batiste à rayures à jour. Le bas de la jupe est orné d'un grand volant coupé en biais et plissé en éventail, surmonté d'une ruche en guipure blanche, brodée elle-même en fil rose. La tunique se termine par trois entre-deux et par un haut volant de guipure. Pélerine en pareille doublée de soie rose, avec entre-deux et volant de guipure.

Une toilette en crêpon de l'Inde bleu turquoise, garnie de volants en mousseline brodée et de nœuds de moire bleue. Mlle Bataillon tire un parti très ingénieux de tous les volants de mousseline brodée. Vous n'avez qu'à les lui porter, 5, rue Chabannais. Avec les volants de dentelle noire, elle disposera soit une mantille, soit une tunique. Le Crêpon de l'Inde, l'un des plus souples et des plus riches tissus de l'Indoustan, a conquis cette saison une vogue toute parisienne. On le confondait de prime-abord avec le crêpe de Chine. C'était une erreur. Ce sont deux tissus différents, tout en ayant une certaine similitude de grenu, de nacré et de velouté. Mais le crêpon de l'Inde a cette supériorité sur le crêpe de Chine, qu'il coûte moitié prix, qu'il ne se chiffonne pas et qu'il est inusable. Pour vous guider dans l'achat de ce tissu, il vaut 15 fr. le mètre. Il est resté consacré, comme bien vous pensez, aux toilettes très habillées. Ce qui est encore très élégant et qui coûte moins cher que le crêpon de l'Inde, c'est le Schawtow de Chine, en soie d'écorce d'arbre, teinte naturelle écrue. Avec 18 mètres on peut établir un costume complet qui ne coûte que 75 fr. Le Schawstow est

un tissu également inusable. On le décore de guipure écrue ou de guipure blanche, avec biais de foulard bleu, de foulard rose, de foulard marron. La vogue du foulard s'accroît de plus en plus. Il distance le taffetas, il domine la mode et le genre. Il se prête d'ailleurs à toutes les toilettes et à toutes les positions de fortune. Pour 48 fr. on a 8 mètres de foulard soit à pois, soit à rayures. C'est vraiment pour rien. Aucune autre robe ne coûte aussi bon marché. Nous avons déjà mentionné toutes les nouveautés printanières de l'Union des Indes, tant en foulard à pois, dans toutes les nuances, en rayures pékin et en rayures filet, en dessins fleurettes jardinière, en bouquets pastels et en nuances unies. Avec huit mètres on peut organiser une tunique très ample, très bien ornée et très élégamment relevée sur un jupon de nuance unie.

Lorsqu'on désire le costume complet et assorti, on prend 16 mètres, ce qui ne porte le costume qu'à 96 fr. Pour costume de jeune fille, dix à douze mètres suffisent.

L'Union des Indes vient de recevoir tout un arrivage de nuances unies nouvelles et inédites, parmi lesquelles vous pouvez faire un choix, en lui demandant directement, 1, rue Auber, sa collection d'échantillons qu'elle vous expédiera franco.

Pour la saison d'été, et principalement pour les eaux et la campagne, la plupart des robes de chambre se feront en foulard cachemire, en foulard Pompadour et en foulard uni de nuance très tendre, avec biais de foulard rayé assorti. Les plus élégantes robes de chambre se font en tunique devant, en Watteau derrière et s'ouvrent sur un jupon garni d'un tablier de volants brodés ou plissés. Les pantoufles sont en rapport avec les robes de chambre, brodées de palmes cachemires ou de fleurs Pompadour sur chevreau mat, faille noire ou satin soir. La maison Jouvenot fait un très joli soulier chevreau noir mat, brodé d'un bouquet de fleurs des champs, avec épis de blé, qui se porte avec toute espèce de toilette. Il y a encore une nouvelle bottine très élégante et très fraîche, avec guêtres de toile écrue ou de toile bleue et guêtres en chevreau marron doré, pour les costumes d'été. Dans notre numéro du 1^{er} juin, nous passerons en revue toutes les chaussures de la saison d'été éditées par la maison Jouvenot, 165, rue Saint-Honoré, près le Théâtre-Français. Pour qu'une femme soit sérieusement élégante, il faut qu'elle soit très artistement chaussée, et qu'elle porte une Ceinture Régente.

Une étrangère, nouvellement abonnée à la Gazette Rose, nous a écrit tout dernièrement à propos de la Ceinture Régente, en nous disant

l'embarras où elle s'était trouvée relativement à cette ceinture, ne supposant pas qu'elle puisse remplacer le corset et lui en tenir lieu. Cette aimable Italienne désire que nous lui disions franchement la vérité. Nous n'abusons jamais de la confiance de nos lectrices, et par cela même que nous avons une certaine autorité, nous ne patronons que les objets de toilette de premier ordre. La Ceinture Régente, modelée par *Mmes de Vertus sœurs*, a si bien remplacé le corset qu'il n'en est plus question aujourd'hui dans la toilette féminine. Tout en ayant les attributions du corset, elle n'en a pas les inconvénients dangereux. La Ceinture Régente se contente de servir de tuteur et de point d'appui à la poitrine qu'elle laisse libre de toute entrave; elle amincit et assouplit la taille en la cambrant, voilà tout. Et pour obtenir cette Ceinture Régente, il n'est nullement besoin de l'essayer; il suffit d'envoyer à *Mmes de Vertus sœurs*, 27, rue de la Chaussée-d'Antin, les mesures suivantes: *Tour de la taille à la ceinture, largeur de la poitrine, tour des hanches, longueur de la taille sous le bras*. La Ceinture Régente est signée et brevetée; elle se fait en satin, en moire, en faille de toutes couleurs, et en coutil satiné assoupli par de la peluche blanche.

Avec une taille élégante et un coloris éclatant, une femme passe pour être très jolie sans l'être. Le tout est de savoir s'y prendre. Il y a des grâces de beauté. La fraîcheur naturelle peut s'acquérir sans le concours d'aucun fard, en faisant usage du *Lait Antéphélique de Candès*, aux principes de bismuth et de camphre. Le tissu dermal, dégagé de toute impureté, se tonifie et devient blanc et rose. C'est la jeunesse dans tout son printemps. Non-seulement le Lait Antéphélique sert d'engrais nutritif à la peau, mais il efface les taches de rousseur, la couperose et ces affreux masques qui défigurent tant de jeunes mères. Une femme très coquette et de beaucoup d'esprit ne désigne jamais le Lait Antéphélique que sous le nom d'*Engrais de Beauté*. Mes fermiers fument mes terres, disait-elle; j'en fais autant de mon visage avec le *Lait Antéphélique de Candès, que je trouve boulevard Saint-Denis*, 26.

C'est en cultivant la beauté comme une plante délicate et précieuse que la femme intelligente retarde le calendrier de la vie et qu'elle ne paraît que l'âge qu'elle veut bien se donner. Il faut, pour ne pas vieillir, faire usage d'une parfumerie extra-fine et naturelle, telle que la *maison Violet* la prépare. Par ces temps de hâle et de bise, rien n'est plus précieux et plus utile que les eaux de toilette à la Glycérine parfumée conservant à la peau tout son moelleux et tout son velouté et l'empêchant de se gercer. Les rides s'attaquent

de préférence aux peaux délicates qui se séchent plus facilement que les autres. Avec l'eau de toilette à base de glycérine, parfumée soit à la violette, aux fleurs de mai et à la citrouille, le visage reste satiné et onctueux. La maison Violet a encore édité une *Crème de la Beauté* à la Glycérine, qui remplace le col cream et le fard blanc, d'une façon toute avantageuse. Mentionnons aussi une pâte émulsive à la Glycérine pour la blancheur et la souplesse des mains. Et une eau glycérolée torrifiante et rafraîchissante au quinquina et aux roses de Provins, pour les soins internes de la toilette.

Tous les produits de la *maison Violet* sont contresignés de la *Reine des Abeilles* qui est sa marque de fabrique et le sceau inviolable de sa réputation industrielle.

Il faut donc exiger la signature de la *Reine des Abeilles, boulevard des Capucines, au coin de la rue Scribe, et 317, rue Saint-Denis*, sur le savon Royal de Thridace, aux sucres de laitue, le savon au baume de violettes, le savon Chinois, l'eau de Cologne des Souverains et de la Reine des Abeilles, la Rosée des Abeilles, la Crème Pompadour, le Lait de violettes, l'Eau de Beauté pour les teints délicats, la Crème Duchesse, pommade onduleuse et nutritive pour la chevelure; la pommade au baume de violettes d'Italie, et sur les extraits d'odeurs pour le mouchoir, tels que: les Fleurs de France, l'Ess Bouquet, les gouttes de Violettes d'Italie, le foin coupé, le Jockey Club, les Brises de Mai, les Fleurs de Lys et la rose mousseuse.

Vicomtesse DE RENNEVILLE.

BIBLIOGRAPHIE

Les Saintes du Paradis, PAR MADAME DE SOUGÉ (1).

Par ces temps de révolutions que nous traversons où la religion est menacée dans ses bases les plus sacrées, où le doute agite les esprits les plus forts comme les plus faibles, et où le génie du mal l'emporte sur le génie du bien, il est utile et salutaire de retremper son âme dans de bonnes et saintes lectures qui sont une rosée bienfaisante dans les jours d'épreuves et de tristesse et qui relèvent le courage en affermissant la foi.

Il n'est donc pas de lecture plus utile pour les femmes du monde que celle des *Saintes du Paradis*. Mme de Sougé, qui appartient elle-même à notre aristocratie de France, et qui cache sous

(1) Librairie Saint-Joseph, Tolva, libraire-éditeur, 68, rue Bonaparte. Paris.

ce pseudonyme un nom des plus estimés et des plus connus, s'est enthousiasmée de toutes ces femmes fortes de l'Évangile, qui ont combattu leurs passions, dompté leur caractère et se sont sanctifiées par la prière et par la charité. Elle a choisi ses héroïnes dans toutes les classes de la société, pour bien prouver et affirmer que toutes les vertus sont égales devant Dieu et que les saintes du Paradis sont aussi bien d'humbles servantes que des Reines et des Impératrices.

Les *Saintes du Paradis* comprennent deux volumes. Il y a une lecture pour chaque jour de l'année : une méditation, presque une retraite. Combien de belles jeunes femmes tentées par le bien seront heureuses de trouver des exemples à suivre dans ces simples lectures, écrites sans emphase, avec un cœur véritablement chrétien, par une femme de bien.

La préface de ce livre est simple et touchante, elle dit le but que s'est proposé Mme de Sougé, en écrivant les *Saintes du Paradis*, qui sont les modèles de toutes les vertus.

Voici cette préface.

Nos lectrices l'apprécieront à sa juste valeur. Mme de Sougé, dans sa modestie toute chrétienne, fait elle-même son éloge.

« Me sera-t-il permis à moi, femme sans études théologiques, de toucher à un sujet qui se rapproche en quelque sorte de la Divinité, de traiter des vertus les plus élevées et en même temps les plus pratiques ? Admiratrice des héros et des héroïnes de toutes les situations du monde, je n'en vois pas de plus remarquables que ceux qui ont combattu leurs passions, dompté leur caractère et qui se sont sanctifiés chacun dans la position où la Providence les a placés, observant leurs devoirs avec zèle et soumission, répandant le bonheur autour d'eux avec une charité active, se faisant aimer par une douce et aimable vertu, par une religion bien entendue et mise en pratique.

» Je me propose, en faisant ce travail, d'offrir aux personnes de tout âge et de diverses conditions des exemples de vertus mis à la portée de chacun dans le monde et dans le couvent.

» Je désire ne pas avoir été trop présomptueuse en voulant faire le bien, en retraçant tout ce qui relève l'esprit, ranime le cœur, et en confondant mes pensées avec les personnes qui comprennent la vertu chrétienne et qui désirent la pratiquer.

» J'essaierai de rapporter quelques traits sur les saints dont la vie peut être comprise de chacun, et par conséquent plus facile à imiter. Je commencerai par les saintes. Le titre de sexe pieux qui a été donné aux femmes est un droit acquis, et la plus grande sainte, la sainte Vierge,

ne doit-elle pas être notre premier modèle ?

» Daignez donc, Immaculée Vierge Marie, prendre sous votre protection mon modeste travail, et faire qu'il porte pour tous mes lecteurs des fruits d'éducation et de salut. »

A la date du 15 mai, nous trouvons dans les *Saintes du Paradis* l'apothéose de *sainte Dionysia, vierge et martyre*.

Sous l'empereur Dèce, les chrétiens furent cruellement persécutés. René, André et Paul, connus par leur zèle pour le christianisme, comparurent devant le tribunal, montrant un courage digne de leurs autres vertus.

Une belle jeune fille de seize ans, Dionysia, ne craignit pas de proclamer hautement son admiration à leur égard, comme aussi de plaindre un malheureux chrétien du nom de Nécomaque, qui apostasia dans l'horreur des tourments.

On s'empara de la jeune fille, elle fut abandonnée à des misérables, mais son bon ange, prenant un corps lumineux, lui apparut et la protégea. Pleine de courage, elle pria Jésus et Marie de la soutenir. Les juges, irrités de tant de vertus, lui firent trancher la tête, et sa belle âme s'envola au ciel.

Il y a donc, comme nous l'avons dit précédemment, la vie d'une sainte pour chaque jour de l'année.

Le style de Mme de Sougé est simple, mystique et enthousiaste tout à la fois. Il y a des tableaux émouvants et dramatiques, qui arrachent des cris d'admiration et d'indignation tout à la fois, pour les tortures que la plupart de ces saintes femmes ont eues à subir.

On ne saurait trop propager ce livre, les *Saintes du Paradis*, dans tous les couvents et dans toutes les institutions de jeunes filles. Les mères n'ont pas de lecture plus salubre et plus fructifiante à donner à leurs enfants, et les gens du monde, de modèles plus chrétiens et plus vertueux à suivre.

V. DE R.

COURRIER DES THÉÂTRES

OPÉRA. — *Gretna-Green*, ballet-pantomime en un acte de MM. Charles Nuitter et Louis Mérante, musique de M. E. Guiraud.

La légende populaire du «forgeron» de Gretna-Green a servi de canevas au nouveau ballet de l'Opéra. Quelques renseignements sur ce fameux forgeron ne seront pas hors de propos ; le Dictionnaire de la conversation en fournit même

d'assez piquants, pour qu'on ne dédaigne pas d'en citer quelques lignes.

« D'après les dispositions de l'ancien droit canonique toujours en vigueur en Ecosse, toute déclaration de mariage de deux individus faite en présence d'un prêtre, d'un juge de paix, d'un notaire ou autres témoins honorables, est considérée comme un mariage accompli..... Lorsque, sous le règne de Georges II, cette loi cessa d'être valable en Angleterre, tous ceux qui voulaient, sans le consentement de leurs parents, contracter une union consacrée en quelque sorte par la loi, se rendirent en Ecosse et plus particulièrement à Gretna-Green. » Ce hameau étant voisin de la frontière d'Angleterre, on allait au plus près. « Le hasard ayant voulu que le juge de paix de cet endroit exerçât la profession de maréchal-ferrant, l'opinion s'est généralement accréditée, mais à tort, que le maréchal-ferrant de Gretna-Green avait le privilège de rendre légale les unions clandestines.

Lorsque le mariage est accompli, il n'est pas consommé; mais comme le consécuteur doit jurer au besoin que l'union est irrévocable, il conduit les deux époux dans la chambre nuptiale. « Au bout d'un certain temps, ils sortent tous trois de ce secret réduit. Dans ces espèces de « mariages », les trois témoins sont ordinairement le prêtre, la maîtresse de l'auberge et le postillon de la chaise de poste, qui a amené les deux amants ». Sans citer les noms des personnages célèbres qui d'après cet ouvrage, figurent sur les registres de Gretna-Green, entre autres celui de Ferdinand de Bourbon, fils du roi des Deux-Siciles, on peut rappeler, puisqu'il s'agit de l'opéra et de ballerines, que la célèbre Marie Taglioni s'y maria au comte Gilbert des Voisins... Mais revenons au ballet de M. Nutter. Pretty, fille de Toby, le forgeron, aime Williams, le beau chasseur; mais son père ne veut pas en entendre parler; seule, la pauvre Pretty ne peut donc épouser celui qu'elle préfère. Heureusement pour elle qu'à l'aide d'un déguisement on parvient à tromper l'inflexible Toby, qui, appesanti par de larges libations, ne la reconnaît point et consacre son mariage avec Williams.

Ce petit sujet fournit plusieurs épisodes gracieux, offre une succession de scènes amusantes, mais ressort plutôt du domaine de l'opéra-comique. Lorsqu'un ballet n'est ni féerique ni fantastique, il exige au moins une donnée où la poésie domine: celui-ci ne présentant rien de semblable, a semblé terne et froid. Les costumes écossais, peu diaphanes, ont même contribué à l'alourdir.

La musique de M. Guiraud est très réussie. Il

a semé à profusion des mélodies fines et distinguées; toute la partie mimée est détaillée avec beaucoup d'esprit et rendue avec un grand bonheur. Il y aurait une étude intéressante à faire sur cette jolie partition, mais ne l'ayant pas sous les yeux, nous rappellerons seulement ce qui, à la première audition, nous a le plus frappé. La scène de l'alouette, délicieusement peinte et interprétée; les fanfares de chasse, d'un brillant effet, enfin la valse du « Colin Maillard », une des meilleures pages et qui, avant peu, sera jouée sur tous les pianos. M. Mérante a réglé cet ouvrage avec talent, cependant il n'est pas exempt de reproches; les pirouettes qu'il exécute en tenant Mlle Beaugrand sous son buisson sombre, manquent d'élégance et ne sentent en rien la danse classique (pour ne pas dire plus), puis les manœuvres guerrières des montagnards forment un fouillis sans harmonie et peu digne de l'Opéra.

Mlle Beaugrand a eu les honneurs de la soirée; on ne peut voir plus de nervosité unie à plus de grâce et de légèreté: c'est un talent complet et son succès est des plus légitimes. Mlle Fiocre est fort gentille dans ses travestis; sous le second costume surtout elle est à croquer: une véritable porcelaine de Saxe.

Il est question du prochain début à l'Opéra de Mlle Sternberg, chanteuse d'un grand mérite, ayant obtenu d'éclatants succès à Bruxelles, et qui se ferait entendre dans « Robert le Diable, la Juive et les Huguenots. »

—
ODÉON.—*La Vie de Bohême*, drame en cinq actes de MM. Théodore Barrière et Henri Murger.

Ce théâtre vient de reprendre vendredi dernier avec un succès complet de gaieté et d'émotion, de rires et de larmes, cette pièce qui, même après que les types et les mœurs qu'elle représente ont disparu, demeure encore un drame original d'un singulier attrait. Empruntée au roman du même nom, le chef-d'œuvre de Henri Murger, qui n'a guère fait depuis que répéter ces scènes en les affaiblissant et arrangée pour le théâtre par M. Théodore Barrière, qui a été rarement aussi bien inspiré, la « Vie de Bohême », jouée en 1849 pour la première fois, au théâtre des Variétés, a depuis été reprise au Vaudeville, à l'Ambigu-Comique, et vers la fin de 1866 au théâtre de l'Odéon, sans cesser d'être applaudie et fêtée avec empressement. Les types de Mimi, de Musette, de Schaunard, de Rodolphe, de Colline et de Marcel, sans oublier Baptiste, le domestique comme on n'en voit pas, sont devenus populaires: c'est mieux encore, ce sont des amis qu'on retrouve avec joie, pour rire ou s'attendrir

avec eux en évoquant des souvenirs ou des regrets. Ne représentent-ils pas la jeunesse et l'amour, les journées de pluie et de soleil du matin de la vie ?

En reprenant la « Vie de Bohême », l'administration de l'Odéon a donc replacé en quelque sorte sur son véritable terrain le vieux quartier Latin, ce pays du travail et de l'avenir, ce drame, qui après vingt-quatre ans n'a pas vieilli, et dont l'esprit est toujours vif et jeune. La pièce est montée avec soin, et interprétée avec un ensemble excellent. Pierre Berton joue le rôle de Rodolphe avec une verve de jeunesse et de sentiment tout à fait remarquable. La gaieté insouciant du poète et la passion de l'amant trouvent dans cet artiste distingué un interprète d'élite. C'est le dernier rôle qu'il crée sur ce théâtre avant son entrée à la Comédie-Française, et il n'avait pas besoin de ce dernier succès pour se faire regretter du public de la rive gauche qui appréciait vivement ses heureuses qualités.

Porel qui, déjà en 1866, jouait Marcel, a conservé ce rôle auquel il donne une sympathique physionomie et un cachet original; au 5^e acte, il chante avec sentiment la chanson de Musette que M. Théodore Barrière a eu l'heureuse idée d'intercaler et que Berton accompagne à merveille sur le piano. Le rôle de Schaunard, le boute-en-train de la bande, est spirituellement et gaiement enlevé par Georges Richard. Le philosophe Colline reparait sous les traits de Clerk qui interprétait déjà ce personnage il y a sept ans, et qui y obtient le même succès; François continue heureusement ses débuts dans le rôle de Baptiste.

Après Mlle Thuillier, qui avait donné à la figure sympathique de Mimi une si touchante expression, c'est Mme Emilie Broisat qui remplit aujourd'hui ce rôle, et qui fait justement applaudir sa grâce mélancolique, sa passion contenue et surtout la douleur désespérée de la jeune mourante au dénouement.

Le personnage de Musette, avec sa coquetterie et ses folles équipées, créé avec tant de talent par Mlle Page, convient à Mlle Léonide Leblanc qui lui donne un accent de sincérité et d'abandon des plus attrayants; une artiste du Vaudeville, Mile Defresne, rend avec distinction le rôle effacé de Mme de Rouvre. Enfin, pour rendre l'interprétation aussi complètement satisfaisante que possible, Noël Martin, Richard et Mme Fassy remplissent les autres rôles moins importants: applaudissements et rappels, rien n'a donc manqué au succès de la soirée.

On annonce que M. Duquesnel nous ménage, pour l'hiver prochain, la surprise d'une pièce inédite d'Alexandre Dumas, ayant pour titre: « la

Jeunesse de Louis XIV. » Cette œuvre, primitivement destinée à la Comédie-Française, fut répétée et sur le point d'être jouée. Mais la censure s'opposa à la représentation de cette pièce; on était alors au commencement de l'Empire, et les passions politiques de l'époque ne permettaient pas l'éclosion de la comédie d'Alexandre Dumas, riche en allusions faciles à comprendre.

(Revue et Gazette des Théâtres.)

LITTÉRATURE

MI-LA-SOL

Le ciel s'ouvrit, l'univers disparut et je niai la souffrance, au moment où je la vis apparaître. Elle marchait à petits pas accélérés et son regard me cherchait. Elle avançait sans me quitter des yeux. Quand elle fut devant moi, je me levai :

— Quinze jours sans vous voir. Avez-vous été malade? Dites !

— Ce n'est pas ma faute. Mon grand-père a été souffrant, et je suis allé à Huy le soigner.

Elle s'assit à côté de moi sur le banc, notre banc ! je le vois d'ici. Derrière nous, avec sa pelouse semée de pâquerettes, un splendide jardin, au bord de l'avenue; devant nous, quelques rares cavaliers suivant le boulevard; autour de nous, toutes les harmonies du mois de mai: la feuillée déjà touffue et pourtant née d'hier, le ciel d'un bleu pâle, légèrement moutonné, des bouffées d'air chaud apportées par le vent; en nous toutes les splendeurs du printemps de la vie: vingt ans, amour, liberté !

Heureux ceux qui ont dans leurs souvenirs une de ces conversations dont les paroles furent la moindre chose, mais que l'on pourrait noter comme une mélodie ! Nos yeux, en se rencontrant, nous causaient une commotion profonde. Je me levai; elle prit mon bras; nous tremblions tous les deux, en proie à cette divine souffrance qui fait supporter toutes les autres. Son trouble était si grand qu'elle m'aurait suivi au fond de l'eau sans s'en apercevoir: Je la menai simplement dîner à Boisfort.

Elle ne devint pas ma maîtresse ce jour-là, mais cela arriva un peu plus tard par cet enchaînement de causes qui amènent les fautes dans l'ordre de la nature et contre l'ordonnance de la société, et aussi parce qu'elle avait cette grande bonté de cœur qui rend les femmes faciles, non par faiblesse, mais par tendresse. La gradation des conséquences d'un amour partagé nous parut aussi simple que l'avaient été notre premier regard,

nos rencontrés et les reproches que j'avais adressés à Marie, le jour où je l'attendais, inquiet et irrité.

Marie avait des vertus : le goût du travail, l'honnêteté native, la simplicité des habitudes, une générosité sans bornes, une spontanéité incorrigible ; de plus, toutes les qualités qui rendent une femme aimable et attrayante : l'ordre, l'égalité d'humeur, la douceur du caractère. Il y avait en elle l'étoffe d'une bonne mère de famille, étoffe qui, une fois mise en pièces par la passion, n'est plus bonne à rien. Elle méritait l'estime du monde entier, excepté la mienne, à laquelle elle préfère mon amour. Elle avait des idées très justes sur le vice et la vertu, sur la morale, l'honneur et la religion ; elle en raisonnait comme si l'histoire de notre liaison illicite eût été celle d'autres personnes, ou plutôt comme si l'amour entre nous eût été l'exception permise. Chimère naïve de toutes les passions : on tombe, on ne croit pas descendre.

Marie continua sa vie régulière, occupée, laborieuse... Cependant, lorsqu'on observait dans ses yeux toute la science de la femme, on trouvait sur cette honnêteté des retouches qui étonnaient, qui froissaient même ; et moi qui avais donné à cette physionomie ce caractère que l'argot de la Bohême décore du nom de *chic*, moi qui avais mis cette flétrissure sur cette enfance, j'étais prêt à le lui reprocher.

— Tiens ! dis-je en entendant ouvrir la porte de mon atelier sans frapper, par quel hasard ?

— Ce n'est pas un hasard. Je suis venue bien souvent, pendant cette séparation d'une année, absolument comme le chien vient attendre sur le seuil le maître qui ne veut plus de lui ou que la mort lui a enlevé.

— On finit toujours par revenir.

— Oui, Dieu sait comment !

Elle soupira, et quoique je ne me fusse pas retourné, affectant de ranger un portefeuille, je vis qu'elle s'était assise et qu'elle ôtait ses gants.

— Où as-tu été, Maurice ?

— En Orient.

— Et pourquoi ce départ précipité ?

— Ne demandez jamais pourquoi à un artiste.

— Ne crois-tu pas me devoir une explication ?

— En ce cas, ce sera pour une autre fois ; aujourd'hui, je n'ai pas le temps de vous garder.

Elle se leva et vint m'embrasser ; mais nous, qui réussissons si bien par la maladresse, quand nous sommes amoureux, nous devenons imprenables dans notre adroite indifférence, quand nous n'aimons plus. Marie parvint à peine à m'effleurer la joue.

— Tu es fâché, Maurice ; pourquoi ?

— Vous croyez, vous autres, que les hommes n'ont à faire que de s'amuser. Il y a le devoir, la famille, les affaires qui finissent par les réclamer. Enfin, aujourd'hui, j'ai à sortir.

Là-dessus, j'étendis le bras vers mon paletot que je revêtis à la hâte.

Elle, au contraire, s'abattit tout à fait dans un fauteuil, ôta son chapeau, plongea ses mains dans sa chevelure et me dit tristement d'une voix d'enfant :

— Expliquons-nous, Maurice.

Comment expliquer à une femme qu'on a cessé de l'aimer, sans prononcer ce mot fatal ?

— Il s'agit, ma fille, d'avoir un peu de raison.

Elle perdit tout à coup sa grâce candide et fut prise d'un petit rire qui sentait son demi-monde.

— La raison, qu'est-ce que cela ? Tu dois me l'avoir volée avec le reste.

Comme elle riait tout à fait, renversée dans son fauteuil, les semelles de ses jolies bottines en l'air, je laissai à mon tour le décorum et j'allumai un cigare.

— Vrai, Maurice, il ne te manque que le chapeau sur la tête pour être un parfait gentleman.

Je pris mon chapeau, je le mis sur ma tête, et plaçant une chaise à deux mètres de distance du fauteuil où se balançait Marie, je m'y assis à cheval, un cigare aux lèvres.

— Est-ce bien maintenant ?

Elle fit un mouvement, prête à se jeter dans mes bras ; mais elle vit que cette histoire de rire était une tragédie. Mes yeux sans regard lui avaient appris son arrêt.

Alors, redressant son buste, et avec son attitude et son accent honnêtes :

— Raisonnable, c'est-à-dire vertueuse, je l'étais. A vingt ans, seule dans une grande ville, vivant de mon travail, j'avais conservé le droit d'aller chaque année embrasser mon grand-père, aussi glorieuse que lui, car tous deux nous avions traversé le champ de bataille, lui, vieux soldat, moi, institutrice, et notre honneur en était sorti sain et sauf. Je n'ai pas été sans rencontrer des gens qui m'ont dit que c'est bête de courir le cachet à trois francs, tandis qu'ils seraient heureux de me payer des robes chez Duchâteau, des diners au Café Riche et des stalles d'orchestre à la Monnaie.

— Diable ! si cher que ça ?

— Oui, vous autres hommes, vous savez bien que c'est le prix des vertus de dix-huit ans, doublées d'un peu d'éducation et illustrées de quel que beauté.

— Qui t'a enseigné ce tarif?

Marie rougit jusqu'au front et une larme instantanée jaillit de chacune de ses prunelles, qui prirent un reflet chatoyant.

— Tu le sais bien, Maurice, nul autre que toi ne m'a instruite de ces choses que j'ignorais. Tu t'amusais à me parler de ce métier de l'amour et des noms que l'on donne à celles qui le professent, quand, le dimanche, nous allions dîner à la campagne et que tu m'expliquais pourquoi ma robe de toile écrue me donnait une valeur intrinsèque, tandis que le prix de beaucoup de femmes est diminué de tout ce que coûte leur costume. C'est ainsi que, chantant un jour sous le feuillage, couchée au soleil, au bord de ce ruisseau, dont majone touchait l'onde, tu répétais avec moi la chanson de Ma Mie et du bon roi Henri, et me donnas mon petit nom de Mi-la-Sol, que je ne porte que pour toi.

La naïveté frelatée de ce langage me choquait, m'irritait, me causait des remords.

— Il y a des choses qu'une honnête fille ne doit pas savoir.

— C'est donc à un honnête homme à ne pas les lui enseigner, Maurice.

— C'est pour s'amuser que l'on prend une maîtresse.

CAROLINE GRAVIÈRE.

(La suite au prochain numéro).

MOSAÏQUES ROSES

La matinée musicale de la Fée aux Oiseaux, donnée le dimanche 11 mai dans la salle Pleyel, a été des plus brillantes et des mieux remplies. Mlle Emilie Van der Mersch n'a pas seulement le don miraculeux de charmer les oiseaux et de leur donner la double vue, car elle possède une très belle voix qu'elle fait trop rarement entendre. Elle a chanté au début de son concert la cavatine de l'opéra : *Un premier Jour de Bonheur*, d'Auber, avec beaucoup de brio et de talent ; mais elle avait peur, bien plus peur que Mme Calphat et M. Cardinal, quand ils se mettent en route pour le pays de la divination et du prestige.

Ce qui a bien certainement charmé l'auditoire au suprême degré, ce sont : *Les Débuts de ma Fille*, grande scène comique chantée par M. Guillot. Il fallait entendre les éclats de rire pour se rendre compte de la satisfaction générale.

Entre les deux parties du programme, la Fée aux Oiseaux a présenté ses meilleurs élèves à l'aristocratique assemblée qui était venue lui témoigner toute sa sympathie bienveillante. C'est bien

certainement une fée que cette belle jeune fille, avec sa cage étincelante de pierreries, sa baguette magique et ses oiseaux aussi savants que le professeur Brunnet du théâtre Clevermann. M. Pinson, qui fait partie de l'Institut et qui pourrait bien certainement être nommé directeur de l'Observatoire, a dit le jour du mois, la date et la saison qu'une dame préférerait parmi les autres. M. Cardinal, après avoir fait l'école buissonnière, s'est décidé à faire de l'algèbre et de l'arithmétique. Quant à Mme Calphat, elle savait qu'il y avait des courses au bois de Boulogne ; elle aurait bien voulu y assister en voltigeant de branche en branche comme une coquette qu'elle est. Elle ne voulait pas travailler et elle sautillait élégamment en disant aux spectateurs : « Regardez, comme je suis jolie !... »

Mlle Emilie Van der Mersch a recueilli tous les bravos qu'elle a l'habitude d'entendre quand elle est escortée de ses oiseaux favoris. Tous les artistes qui avaient bien voulu lui prêter leur intelligent concours ont été également très applaudis.

**

A propos des deux crèches qu'on va inaugurer à Montmartre, l'une chaussée de *Clignancourt* et l'autre à la *Chapelle*, un très beau concert est organisé à la *salle Herz*, pour le mardi 3 juin, sous le patronage de M. le maire et des adjoints du 18^e arrondissement et des dames patronnesses de Montmartre qui sont des plus charitables.

L'Opéra, les Italiens, les Français, le Vaudeville et les Variétés, ainsi que les artistes instrumentistes les plus distingués, doivent prêter leur concours à cette matinée musicale et dramatique dont le but est de trouver la somme nécessaire pour ouvrir la crèche de Clignancourt.

En prenant des billets, on a le double attrait d'un beau concert et d'une bonne action.

On trouve des billets : au secrétariat de la mairie de Montmartre ; à la *Gazette Rose*, 3, rue Rosini, et chez les marchands de musique : Brandus, Richault, 4, b. des Italiens ; Heugel, Durand et Bord, facteur de pianos, boulevard Poissonnière, à Paris.

**

On estime à trois années la durée des travaux à exécuter pour l'achèvement du nouvel Opéra, et encore faut-il qu'on porte à 1,200,000 francs au moins l'allocation annuelle de 1 million, accordée depuis trois ans, et reconnue insuffisante pour terminer les travaux à l'époque indiquée. Cette augmentation a été promise par le ministre à M. Garnier.

Le principal escalier est une œuvre sculpturale

d'une rare beauté : la balustrade sera composée d'un socle en marbre vert de Suède ; les balustres, en marbre rouge d'Italie ; la main courante, en onyx ; les marches, en marbre blanc. Les balustrades du premier, qui s'avancent en forme de corbeille au-dessus de l'escalier, sont en spath-fluor. Les balcons supérieurs auront des balcons en bronze doré ; celui qui domine la corniche est composé de marbre de couleurs variées. Chaque balustrade et chaque balcon, au nombre de douze, se trouvent sous un arc admirablement sculpté.

On a fait des dépenses énormes en colonnes de marbre de tout pays et de toute couleur. Les colonnes des escaliers sont en jaspe du mont Blanc ; c'est la première fois que ce marbre, — dont, grâce à la beauté du grain, on fait des ornements, — est employé dans la construction.

Le foyer, remarquable par son étendue et sa hauteur, sera l'objet de décorations d'une grande magnificence ; vues à l'éclat des lustres, les dorures, les sculptures et les peintures seront d'un effet admirable. Les artistes chargés des plafonds travaillent sur d'immenses échafaudages. M. Baudry exécute la grande partie-milieu ; les deux petits salons des extrémités sont exécutés par MM. Barrias et Delaunay. La peinture de la voûte du principal escalier sera exécutée par M. Pils et la coupole de la salle par M. Lenepveux.

★★

— L'Opéra-Comique compte donner, cette semaine, l'opéra de MM. Gondinet et Delibes. On dit la pièce fort amusante et la musique digne de la pièce.

AVIS A NOS ABONNÉS

La Direction de la *Gazette rose* pense être agréable à ses abonnés, en leur donnant, dans le numéro du 16 mai, comme annexe, le patron découpé de grandeur naturelle de la tunique hongroise, en faille noire, avec brandebourgs, représenté sur notre gravure. Ce patron est très exact et très élégant. Nos lectrices de province peuvent faire confectionner dans leurs châteaux, par leur femme de chambre, cette nouvelle tunique hongroise.

DESCRIPTION DE LA GRAVURE

TOILETTES DE PRINTEMPS

Première toilette. — Robe en faille gris perle, avec très haut plissé devant, faisant demi-jupe et tablier tout à la

fois. Par derrière la jupe s'étale en demi-traine. Gilet Louis XVI, de forme carrée, tombant très bas, en faille ou en satin ponceau, cela dépend du goût, avec manches grises en rapport avec la jupe. Et sur cette toilette, tunique hongroise d'un nouveau modèle, très élégante, ouverte dans toute sa hauteur, et se dégageant sur le plissé et sur le gilet, retenue par trois fourragères de passementerie distancées les unes des autres, l'une sur le milieu de la poitrine, et les deux autres sur la jupe. Les manches, demi-larges du bas, sont garnies d'une double colerette de dentelle noire et de dentelle blanche, avec fourragère de passementerie. La tunique hongroise, légèrement décolletée en cœur, est ornée d'une colerette en dentelle de Chantilly. Chapeau Alsacien en paille Latania avec bord relevé doublé de velours noir et intérieur coquillé en blonde. Nœud cocarde en ruban moire ponceau d'un côté. Et floraison de roses s'épanouissant de l'autre côté, attachée par un nœud de velours noir. Brides de velours noir ou de dentelle. Gants jaune or. Ombrelle grise doublée de ponceau. Bottines Louis XV, en chevreau noir mat, avec guêtres de satin noir.

Deuxième toilette. — Robe en foulard double croisé, nuance havane, avec ornements en faille ou en foulard mauve doré. La première jupe, faisant demi-traine derrière, a un tablier composé d'un plissé remontant en deux godets havane et marron et d'un second plissé se terminant de même. Ce tablier est encadré de chaque côté, dans toute sa hauteur, par un volant de godets marron faisant falbalas. La traîne de la robe se découpe en dents festons sur cet ornement marron, avec broderie de soie marron dans chaque dent. La tunique fait corsage ouvert en cœur, avec godet marron et dent de broderie. Elle se dégage par devant sur le tablier de la robe et fait seconde jupe derrière et pouff tout à la fois, en se découpant en deux larges pans carrés. Chapeau Timbale, très haut de forme en paille belge, avec bord de moire bleue, biais de moire bleue autour de la calotte, aigrette noire et panache de plumes de deux tons havane et marron. Ombrelle en moire marron doublée de soie bleue. Gants gris perle. Bottines Louis XV, en chevreau doré.

DESCRIPTION DU PATRON DÉCOUPÉ

Ce modèle se compose de quatre morceaux, qui sont : le devant, le petit côté, le dos et le dessus de la manche ; le dessous de la manche est indiqué à la roulette sur le dessus. Le devant est ouvert au bas, fermé au haut de la poitrine par une agrafe en passementerie, la partie supérieure du devant est découpée en cœur. Une seule pince est dans le devant, qui est étroit, pour laisser toute l'ampleur au pouff. Le bas du devant est coupé de façon à former plusieurs plis en longueur et faire paraître le devant pointu. Au bas de la taille un triple pli fournit l'ampleur nécessaire au pouff qui est relevé par trois plis plats dans la couture de jonction du petit côté au devant, le dessous du pouff est retenu par des tirettes en longueur et en largeur, la manche est plate, elle est ouverte sur le dessus, elle est fermée par des boutons ; cette ouverture, ainsi que le dessous de manche, les plis du pouff et ceux de la pince sont marqués par des pointillés, sur chaque pièce de patron.

Pour les articles non signés
Vicomtesse DE RENNEVILLE.

Paris. — Imprimerie Georges Kugelmann, rue du Helder, 13.



L'artiste impr. du Sabot 3

1089^B

Planche 1089^B

16 Mai 1873

La Gazette rose

Toilettes de Printemps

Ettoffes des Magasins du Louvre - Toilettes de M^{lle} Marie Bataillon - Rubans et Passementerie de
La Glaucuse - Chapeaux de M^{lle} de Bourgais - Pique Espagnol dit Girafe en icaille - Mouchoirs de
Chaprou - Bijoux artistiques de Marc Goyton - Ceinture-Pegente de Mesdames De Vertus sœurs
Foulards de l'Union des Indes - Chaussures de la M^{lle} Douceur - Parfums et Savons de toilettes de

GAZETTE ROSE

Le 15 Mars 1871, le Gouvernement provisoire de la République française a décrété que...

Il est en conséquence interdit de publier ou de diffuser...

Le présent décret a été rendu en séance publique...

En foi de quoi, le ministre de l'Intérieur a signé...

Le ministre de l'Intérieur, Louis Blanc.